

Bruno de Stabenrath

LA JEUNESSE DU MONDE

Le destin brisé de Gauthier et Vincent Malraux
Roman



DENOËL

LA JEUNESSE DU MONDE

DU MÊME AUTEUR

Cavalcade, roman, Robert Laffont, 2001; Pocket, 2003
Le Châtiment de Narcisse, roman, Robert Laffont, 2003; Pocket, 2005
Les Destins brisés du rock, essai, Scali, 2003
Nouvelles de Mars, nouvelles, collectif, Cassi, 2003
Qu'est-ce que tu me chantes?, essai, Robert Laffont, 2005
Love Textos, essai, collectif, La Martinière, 2006
Le Sommeil, nouvelles, collectif, Scali, 2007
Les Destins brisés du rock, volume 2, essai, Scali, 2008
Dans la peau d'un handicapé, essai, Steinkis, 2009
Dictionnaire des destins brisés du rock, essai, Scali, 2010; Points, 2008
Je n'ai pas de rôle pour vous, roman, Robert Laffont, 2015
Un ticket pour l'éternité, essai, La Martinière, 2018
L'Ami impossible, Gallimard, 2022; « Folio », 2023

En poche

Salto Vitale, List, 2002

Hors-série

Cavalcade, édition cinéma, Robert Laffont, 2006
La Malle, nouvelles, collectif, Louis Vuitton/Gallimard, 2013
À paraître :
Dictionnaire amoureux des génies cabossés, Plon, 2024
L'Ami impossible, bande dessinée, Glénat, 2025

BRUNO DE STABENRATH

La Jeunesse du monde

*Le destin brisé de Gauthier
et Vincent Malraux*

roman

DENOËL

Image de couverture : Archives préfectorales,
Archives départementales de la Côte-d'Or (montage)

Sur la page de présentation : Pool Baron / Gaillarde

Paroles et musique de *Route nationale 7*, page 186 : Charles Trenet.
© Éditions Raoul Breton.

© Éditions Denoël, 2024.

Note de l'auteur

Ce livre est un roman réaliste ; il s'inspire librement de faits réels, historiques, politiques et biographiques. Les rapports de surveillance que nous avons reproduits s'appuient sur des documents authentiques que nous avons adaptés pour les besoins de la fiction avec l'accord des institutions d'archives qui les ont mis à notre disposition. Les dépositions des témoins oculaires de l'accident mortel de Gauthier et Vincent Malraux, elles, sont reproduites à l'identique.

En ce qui concerne les personnages principaux et leurs interactions au sein de la dramaturgie, certains noms ont été changés afin de préserver l'anonymat des héritiers encore vivants et le témoignage parfois douloureux des familles concernées.

« Celui qui n'a pas été rassasié à la table de son père ne le sera jamais. »

Sourate Sâd (Al-Mathâni XXXVIII)

« Roquebrune, le bruit des petits sabots de mon fils, dans le jardin aux arbres de Judée en fleur (et je pensais que j'entendrais ainsi les battements de mon cœur quand je mourrais). »

André Malraux, *Lazare*, 1974

« La vérité meurt jeune. »

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960

PROLOGUE

CÉLESTE

Un été 1968

Le 2 juillet 1968 fut notre date : mémorable, funeste, bouleversante. Je dis « nous » car elle infléchit le destin de notre clan, jusque-là une famille heureuse, unie, composée de mes parents et de mes cinq frères et sœurs. Ma mère était alors enceinte de sept mois et faillit perdre le bébé.

Cet été-là, nous aurions pu tous mourir.

En conséquence de ce drame – mes parents ne pouvant plus s’occuper de nous et le cycle des vacances étant définitivement torpillé –, nous, les enfants, fûmes séparés pour les deux mois restants, juillet et août. Un conseil de crise familial décida à distance de nous disperser dans la pampa : je restai avec Darius, mon aîné ; quant à Jeanne, Nils et Fantin, ils furent expédiés à Pau, chez notre grand-mère, Denise Witold Julien, alias Milado, critique musicale à *L’Éclair des Pyrénées*.

Hélas, la dernière de la fratrie, Marguerite, trois ans, passerait le semestre à l’hôpital de Toulon, entre la vie et la mort, mes parents se relayant à son chevet.

Déboussolé d’être éloigné des miens, effrayé par une si brutale calamité, je collais aux basques de mon grand frère protecteur.

Par chance, nous nous retrouvâmes ainsi dans un paradis perdu, idyllique et thaumaturge : l'île de Port-Cros, située en face d'Hyères, chez des amis de mes parents, les Rheins. Ce fut là, au cours de cet été caniculaire, sur cet îlot coupé du monde, que par le plus grand des hasards j'appris l'existence de Gauthier et de Vincent Malraux. Les fils du ministre des Affaires culturelles. Cette rencontre changea le cours de ma vie.

*

Juin avait pourtant bien commencé. Nous habitons Arras, dans le Pas-de-Calais. Fin 1967, mon père avait fait l'acquisition d'une voiture neuve, un break Simca 1500 de couleur vert bouteille et muni d'une galerie sur le toit pour y fixer les bagages. C'était l'un des derniers modèles en fabrication de la Société industrielle de mécanique et de carrosserie automobile, désormais franco-italo-américaine.

Toutefois, mon père avait demandé au garagiste de soigner le système hi-fi et d'insérer des enceintes supplémentaires dans les portes arrière afin de pouvoir écouter dans les meilleures conditions, et au volume qu'il souhaitait, ses émissions de radio favorites, surtout *Le Jeu des mille francs* animé par Lucien Jeunesse, avec son cri de ralliement légendaire : « Chers amis, bonjour ! »

Grâce à ma mère, nous étions une famille de musiciens et de mélomanes, apprenant en sus de la pratique des instruments à chanter en harmonie, à la tierce, à la quinte, à l'octave, rivalisant parfois – quand nous nous rendions à la messe – avec les chorales discrètes des paroisses de province.

Au loin, les derniers échos du printemps 68 finissaient de s'étouffer tandis qu'en coulisses le gouvernement négociait. Il fallait que le désordre cesse : les bataillons d'étudiants en colère, les barricades parisiennes, les manifestations, les émeutes au Quartier latin, bref, « la chienlit » dont s'offusquait le général de Gaulle.

Le meilleur souvenir de cette période, ce furent les chansons, les succès pop des hit-parades. Le personnel des radios s'étant mis en grève, les émissions habituelles furent déprogrammées et les animateurs de permanence passaient et repassaient en boucle les mêmes titres : *Siffler sur la colline* de Joe Dassin, *Tonton Cristobal* de Pierre Perret, *Baby Come Back* des Equals et *My Year Is a Day* des Irrésistibles.

Nous connaissions les refrains par cœur, ce qui enchantait mon père, car chaque fois qu'il prenait le volant de sa belle voiture et que la fratrie s'entassait à l'arrière, il sélectionnait pour nous la meilleure fréquence, celle de nos airs favoris. La Simca devenait sa boîte à musique, son cabaret de jour.

Mon père était un homme heureux, il aimait sa famille...

*

Il était soulagé de prendre congé de sa garnison, où il se morfondait. Depuis dix ans qu'il végétait au grade de capitaine, il s'était détourné de ses ambitions et de ses idéaux. La faute à la guerre d'Algérie : sept ans plus tôt, lors du putsch des généraux du 21 avril 1961, à Alger, mené contre le gouvernement et son président de Gaulle, le 18^e régiment de chasseurs parachutistes, auquel il appartenait et qui avait

participé à la conspiration, avait été dissous et ses officiers arrêtés. Mon père, étant à ce moment critique en opération extérieure dans les Aurès, avait pu échapper à la vindicte du tribunal des armées. Néanmoins, son avenir et son avancement étaient laminés. Son moral aussi. Tout ce sang versé, ces centaines de milliers de morts, la débâcle des pieds-noirs et l'abandon des harkis. Il y avait aussi le souvenir cruel de son frère, Alain, vingt-huit ans, jeune officier de la Légion étrangère qui avait été tué en Indochine, quelques années plus tôt, lors de la bataille de Diên Biên Phu.

Alors qu'il végétait dans son régiment à Arras, il s'était donné jusqu'à septembre avant de prendre sa décision. Quitter l'armée? Pourquoi pas?

Il n'avait pas quarante ans, mais il appréhendait de se trouver trop vieux, exposé à la concurrence et propulsé sur le marché du travail face à des technocrates à la peau de bébé. Avec huit bouches à nourrir, il n'avait plus de temps à perdre. Néanmoins, sa foi spirituelle était à la hauteur de son enthousiasme de jouvenceau et de ses idéaux de saint-cyrien, jamais défaitiste, jamais négatif, jamais artificiel, jamais timoré : « Le bon Dieu ne t'envoie pas d'épreuves que tu ne sois capable de surmonter... »

Lui qui aimait prendre des risques et qui se faisait surnommer en Algérie « Stab la Baraka », cet été-là, allait être servi. Et comme disait Lucien Jeunesse dans son sempiternel *Jeu des mille francs* que nous écoutions religieusement sur France Inter : « Tentez-vous le Super Banco? »

Nous, on s'est pris le Super Banco de la scoumoune en pleine poire.

En attendant la décision de notre paternel, autant s'éclipser, partir au soleil et profiter des vacances.

Les valises bouclées, la smala quittait enfin l'appartement d'Arras et ce nord de la France avec son ciel bas et brumeux et ses champs monotones parsemés de chicons. Dans notre Simca 1500 flambant neuve, les sandwiches et les boissons au frais dans une glacière format « famille nombreuse », nous étions prêts pour la grande transhumance estivale. Un beau et long voyage s'annonçait.

Manfred Mallet-Stevens, mon parrain, un capitaine au long cours, qui venait d'épouser Aude, la sœur de ma mère, nous avait conviés en Italie, à Bogliasco, un village en bord de mer, non loin de Gênes et de son port industriel international. Manfred, que nous appelions « le capitaine Haddock », travaillait pour la compagnie maritime de l'armateur Louis Dreyfus. Il était chargé de la ligne commerciale qui envoyait les navires de marine marchande, au départ de Gênes, jusqu'aux docks des Grands Lacs du Canada.

Sur la route, alors que nous descendions, cap au sud, via la nationale, mon père bifurqua après Limoges. Nous savions qu'une escale était prévue en Corrèze, chez nos cousins, les Combastet.

En fin de matinée, nous arrivâmes à Tulle. Mon père stoppa le véhicule devant un bâtiment lugubre et inquiétant.

— Voilà la maison d'arrêt, les enfants ! Une prison française ! Merci, *monsieur* de Gaulle !

En short beige et en chemise Lacoste assortie à sa Simca, le teint hâlé, les yeux bleus rieurs, il sifflotait *Fais-moi du*

couscous, chéri de Bob Azzam et son orchestre en s'éloignant du véhicule.

— Soyez sages, je vais aux nouvelles et reviens vous chercher!

Nous étions intrigués : que venions-nous faire un dimanche devant une prison ?

Une trentaine de minutes plus tard, mon père réapparut au côté d'un surveillant pénitentiaire en uniforme bleu marine. À leur suite, deux personnes portaient des valises et un sac. Le groupe escortait un homme âgé, fatigué, l'air égaré. Sans doute un vieux prisonnier qui s'apprêtait à retrouver la liberté et qui semblait reconnaissant qu'on l'aide à transporter ses bagages. Même le gardien le traitait avec bienveillance. Devant la lourde porte, ce dernier se mit au garde-à-vous et salua le vieil homme :

— Mes respects, mon général, et bon vent!

— Merci, Edmond, et prenez soin de vous, répondit le désormais ex-taulard au surveillant, ému.

Dehors, une estafette Renault stationnait, moteur au ralenti. Sans mot dire, le vieux prisonnier s'engouffra à l'arrière, ses affaires rangées dans le coffre. Tel un cérémonial improvisé, les voitures se mirent en convoi et quittèrent les abords de la forteresse pour une destination inconnue.

— On va où, papa ? s'inquiétait Darius.

— Chuut, fiston... Tenez-vous bien, les enfants! Maman et moi, on va saluer des amis et on reprend la route.

Après une demi-heure de départementale, nous nous arrê tâmes devant un château où, déjà, quelques voitures stationnaient. Ma mère nous demanda une nouvelle fois de patienter dans le break. Le supplice dura une heure. Au retour

des parents, nous eûmes droit à une part de gâteau et, enfin, nous quittâmes la région de Tulle.

Plus tard, alors que nous cherchions une aire pour pique-niquer, papa se confia à ma mère :

— C'est bon, ils sont tous dehors, maintenant! Il était temps que le gouvernement fasse un geste et libère le dernier prisonnier...

Darius finit par rompre l'omerta et s'interposa entre ma mère et mon père :

— Papa, tu nous expliques qui était ce vieux monsieur?

Ce détenu était le général Salan : un prisonnier politique, opposé au général de Gaulle et enfermé à la prison de Tulle depuis le printemps 1961. Ses camarades putschistes, les Zeller, Jouhaud, Challe, Denoix de Saint Marc, avaient été condamnés à six, huit, dix et quinze ans de prison pour crimes de haute trahison à l'encontre du chef d'État, ayant « prescrit, dirigé et organisé un mouvement insurrectionnel, procuré des armes, munitions et instruments de crime ». Ils étaient des conjurés de l'Algérie française, des officiers perdus et, pour certains, des membres de l'OAS (Organisation de l'armée secrète).

— Et toi, papa, pourquoi tu n'as pas été arrêté? insista Darius.

Mon père évita de nous répondre. Ma mère, songeuse et jaugeant le paternel du coin de l'œil, sortit de son silence :

— Toi alors, tu es culotté. Tu débarques à la prison, sans invitation, sans autorisation... Quand la sécurité militaire l'apprendra...

— Au point où j'en suis, rétorqua-t-il.

— Ne nous mets pas en danger, murmura ma mère, c'est tout ce que je te demande.

Elle ignorait qu'il s'agissait, pour papa, de sa troisième visite à la prison de Tulle, mais la raison de cette dernière démarche, le matin même, avait été différente. Parmi les invités présents au château pour fêter la délivrance de l'ex-général, mon père avait voulu retrouver un de ses amis, un colonel, dont le fils venait de mourir noyé au large de la plage de Béjaïa, en Kabylie. Mon père avait tenu à lui présenter ses condoléances.

— Tiens donc, à Béjaïa ? s'étonna maman. Il y a encore des Français en Algérie ?

— Oui, on les appelle les pieds-rouges. Ils sont arrivés en 1962 pour soutenir et aider la nouvelle Algérie indépendante. Ils représentent l'antithèse des pieds-noirs : ce sont des militants communistes, socialistes, trotskistes, internationalistes. Des profs, des médecins, des ingénieurs...

— Le fils de ton colonel était un pied-rouge ? Vraiment ?

— Je ne sais pas... Sinon, il faisait du renseignement et on l'a zigouil...

— Tais-toi ! le coupa ma mère. Et tournons la page, si tu veux bien !

Fin de l'histoire et cap à l'est : l'Italie.

*

C'est sur la route de Gênes que nous découvrîmes avec ravissement notre destination, le village de Bogliasco. Installés dans une maison juste devant la mer, nous marchions

dix mètres sur un banc de sable et nous nous retrouvions au milieu des rochers, révélant à marée basse une large vasque à oursins, où nous pêchions chaque jour, protégeant nos pieds par des « méduses », des sandales en plastique.

Début juillet, mon parrain Manfred nous invita à dîner à la Trattoria Piccioto, sur la place du village de Nervi, où se donnait un bal populaire. L'orchestre de Jimi Borsalino reproduisait à la perfection le hit-parade international de cet été 1968 : *The Letter* des Box Tops, *Reach Out I'll Be There* des Four Tops, *Chain of Fools* d'Aretha Franklin, *The Beat Goes On* de Sonny and Cher...

En fin de soirée, lorsque le guitariste entama l'intro de *You Really Got Me* des Kinks, notre table se leva d'un seul bond et se mêla à l'assemblée déchaînée. Il fallait nous voir sur la piste de danse, tressautant en rythme, tournoyant et frappant des mains, nous propulsant parfois les uns les autres au milieu du cercle.

Je contemplais ma mère et mon père, tous deux vêtus d'une chemisette et d'un jean blanc, bronzés, rieurs, complices et amoureux, fiers de leur portée de six marmots qu'ils trouvaient, sans doute, beaux et en bonne santé.

J'ai gardé longtemps le souvenir de ce séjour italien, de cette époque où notre famille semblait si heureuse, si indestructible.

Il ne restait que peu de jours avant le drame.

*

À la fin du séjour, de retour en France, nous fûmes arrêtés par les douaniers italiens au poste-frontière de Menton. Mon

père présenta sa carte militaire barrée d'un trait tricolore. Évidemment, à la question « Avez-vous quelque chose à déclarer ? », il répondit « non » avec assurance. C'est alors que de la banquette arrière jaillit la voix de Nils, notre petit frère :

— Papa, papa ! Tu oublies le klaxon italien !

Et à l'intention du douanier moustachu, il ajouta :

— C'est M. Gaetano qui nous l'a offert ! Il a un grand garage, M. Gaetano !

— Quel klaxon ? s'étonna ma mère, qui n'était pas dans la confidence.

Le policier sourit :

— *Va bene*, il est bien honnête, le *bambino*... Allez-y, faites-le sonner, votre nouvel avertisseur, *signore comandante* !

Un peu confus d'avoir été pris les doigts dans le pot de miel, mon père appuya sur le bouton placé au centre du volant, et les cinq trompes cachées sous le capot entonnèrent une tonitruante *Cucaracha* qui fit retourner toutes les têtes dans les environs. Le douanier leva les yeux au ciel et, après un long soupir, nous fit signe de circuler.

— *Andiamo* ! lança mon père en guise de remerciement, tandis que la Simca s'engageait sur la route côtière en direction de Nice.

J'entendais le paternel chuchoter à ma mère qu'il l'avait échappé belle. En fait, il était ravi de son tour.

— Et tu es censé montrer le bon exemple à tes enfants ? soupira-t-elle.

En chemin, la voiture quitta la nationale pour s'engager sur l'autoroute Esterel-Côte d'Azur. Nous roulions fenêtres

grandes ouvertes. La station Europe 1 diffusa *Rain and Tears* des Aphrodite's Child et tout rentra dans l'ordre.

À l'avant, la petite Marguerite s'était endormie sur les genoux de ma mère, qui somnolait elle aussi, exténuée par la canicule. L'air brûlant s'engouffrait dans l'habitacle et des rafales fantasques nous décoiffaient. À notre tour, gagnés par la fatigue après un réveil si matinal, affalés sur la banquette, nous fûmes emportés par le sommeil, bercés par le ronron constant du moteur et le timbre de velours à cinq octaves et demie du chanteur Demis Roussos qui roucoulait dans les haut-parleurs.

Port-Cros

Après les escales à Nice, Cannes, Fréjus, nous fîmes une pause au camping de la Belle de mai, installé sur la route des Salins, non loin du port d'Hyères, afin d'y déposer nos sacs et tout le barda familial. Mes parents avaient sélectionné ce camping à proximité des îles car il louait également des caravanes. En bon militaire, papa nous installa dans des tentes Trigano. Marguerite, la petite dernière, dormirait avec mes parents dans le mobile home.

Ce 2 juillet 1968, il était presque midi et nous avions prévu d'apporter un pique-nique conséquent chez les Rheins sur l'île de Port-Cros. Ils habitaient une ancienne bâtisse de pêcheurs restaurée en maison de vacances dont le jardin et la terrasse dominaient la mer et faisaient face au soleil couchant.

Vers 12h15, nous arrivâmes au parking du port Saint-Pierre pour embarquer à bord de la navette. Sitôt la Simca break garée, nous prîmes nos sacs de plage, nos serviettes de bain et le filet contenant les bouées des petits. Soudain, j'entendis la voix catastrophée de ma mère :

- Les glacières, on a oublié les glacières!
- Qui devait s'en charger? fulmina le paternel.

— Zut alors! J'espère qu'on ne les a pas oubliées en Italie, poursuivit-elle. On est partis très tôt ce matin. Dans l'affolement général... Quelqu'un se souvient de les avoir chargées dans le coffre de la voiture?

Chacun lança vers les autres un regard à la fois suspicieux et consterné.

— Et moi qui me suis donné du mal à préparer les sandwiches, les œufs, la salade de fruits, se désola ma mère. Hors de question qu'on arrive les mains vides!

— Bon! On ne va pas rester ici à se lamenter! trancha mon père en se tournant vers moi et en me filant un billet de dix francs : Darius et toi, vous prenez le bateau, vous partez là-bas et vous expliquez aux Rhens que l'on aura une heure de retard. Allez, en route! Nous, on retourne au camping et, s'il le faut, nous irons faire des courses!

L'instant d'après, la Simca disparut dans un crissement de pneus.

Je suivis mon frère à la billetterie et l'employée nous indiqua le quai de départ et le bateau que l'on devait prendre. Au son du coup de sirène, on embarqua sur le *Jean Bart*. Le dépaysement fut immédiat. Le soleil dans les yeux, la houle sur la mer, les embruns salés, les cris des mouettes, les clic-clac des Kodak brandis par les touristes en short. Au loin, l'île se profilait déjà, masse longue et sombre entre le vert émeraude de la Méditerranée et le bleu azur du ciel.

Cinquante minutes plus tard, notre navette accosta dans la rade minuscule de l'île sauvage, au pied du fort du Moulin et de ses créneaux étincelants. Quelques bateaux y étaient amarrés, les voiles affalées, tandis qu'à proximité

des plaisanciers passaient au jet d'eau la coque de leurs hors-bords italiens, saluant les pêcheurs qui quittaient la rade en barques multicolores.

Nous laissâmes les quelques touristes débarquer avant nous.

Après la brise méditerranéenne qui nous avait fouetté le visage et nous avait rafraîchis lors de la traversée, dès que nous sautâmes sur le quai, une chaleur intense, étouffante, qui sentait les pins et les fleurs séchées nous tomba dessus telle une couverture de braises. Je jetai mon baluchon sur l'épaule, conquis par ce charme insulaire et sauvage.

— J'adore cet endroit, c'est magnifique. Nous sommes au bout du monde ! On a vraiment de la chance... Et les vacances commencent à peine !

Le port du village se profilait en L et lorsque les vacanciers quittaient la navette et longeaient le quai, ils prenaient la même direction : le sentier qu'on appelait la promenade de la Rade les conduisait vers les plages ou vers les forts historiques de l'île.

Un peu plus loin, une auberge-buvette avait installé des tables face à la rade. Je me dis – et on aurait dû y penser avant – qu'il eût fallu demander à nos parents le numéro de téléphone des Rheins, afin qu'ils nous expliquent le chemin. Après s'être gratté la tête, Darius entra dans le bar et approcha un serveur pour lui poser la question :

— S'il vous plaît, nous cherchons la maison de la famille Rheins, cela vous dit quelque chose ?

À peine eut-il terminé sa phrase qu'une jeune femme en robe légère vichy rose et blanc pivota sur son tabouret avec un large sourire :

— Ah, c'est vous? Bonjour! Je vous attendais! Je suis Céleste Wiellard, la nièce des Rheins. Ils m'ont chargée de vous accueillir. Vous êtes tout seuls?

— Oui, nos parents et nos frères et sœurs arrivent plus tard, lui expliqua Darius.

— Aucune importance! nous rassura-t-elle. Ici, on vit à l'heure d'été, nous servons les repas à l'horaire espagnol!

Puis la jeune femme nous guida sur le chemin qu'empruntaient les vacanciers. Au carrefour de la rue des Barrages, elle bifurqua. À droite, le sentier suivait le bord de mer. À gauche, il s'enfonçait dans les pins.

— On va contourner le Manoir, celui qu'autrefois on appelait le château de Port-Cros et qui appartenait aux Henry. Nous sommes leurs voisins les plus proches et les comptons parmi nos grands amis.

Paul Marie Rheins et Suzie, son épouse, nous attendaient. Ils avaient dressé la table, installé les chaises à l'ombre des oliviers. Rose, la cuisinière, disposait sur la nappe des biscuits d'apéritif, des olives noires, des tranches de salami, des salades et un plat de fruits de mer. Darius engagea la conversation avec Céleste. Elle avait dix-sept ans, fréquentait un collège à Montpellier où elle était pensionnaire, et ses parents habitaient la Suisse car son père travaillait pour une compagnie bancaire.

— Vous avez de la chance d'avoir une famille nombreuse; moi, je suis fille unique, mes parents m'ont eue tard...

Ma montre Kelton affichait 13h30 lorsque retentit la sonnerie du téléphone. Plusieurs longues minutes passèrent avant que, de loin, on entendît M. Rheins demander à sa femme de le rejoindre. Il semblait toujours suspendu au

combiné. Soudain, du fond du salon, la voix aiguë de la tante Suzie convoqua Céleste à l'intérieur de la maison, tandis que je demeurai seul, assis sur ma chaise, picorant dans un bol des crevettes grises. Puis, derrière moi, le rideau provençal de la cuisine bruissa, et je vis Céleste marcher vers nous à la façon d'un automate.

— Ton papa... il vient d'appeler... ta famille a eu un accident de voiture. Nous restons ici, mais mon oncle, lui, va aller sur le continent afin d'en savoir plus.

Aussitôt, je vis M. Rheins – qui s'était changé – traverser le jardin au pas de course et prendre la direction de l'embarcadère. La tante Suzie s'approcha de la table et vint poser sa main sur mon épaule. Je regardais Darius et, ensemble, en silence, nous nous posâmes la même question : qu'était-il arrivé à notre famille ?

*

Le lendemain, mon père nous téléphona et expliqua à mon aîné la terrible collision qu'ils avaient subie. C'était sa faute : la Simca avait refusé une priorité à une grosse Mercedes 600. Les deux voitures roulaient vite, mais c'est notre break qui avait terminé sa course en s'encastrant dans un mur, blessant ma mère et la petite Marguerite, qui avaient dû être évacuées en ambulance.

— Je vous tiens au courant, promet mon père avant de raccrocher.

Afin de ne pas heurter ma sensibilité, Darius m'avait épargné les détails mais, sans le vouloir, le soir même, je surpris une conversation entre les époux Rheins. L'oncle de Céleste

venait de passer un long moment à l'hôpital, auprès de mon père. Ce dernier lui avait tout raconté.

Après le choc violent des véhicules, il y avait eu une explosion et le moteur de la Simca s'était embrasé, dégageant une épaisse fumée noire. Mon père, aveuglé, saignait du visage et comme il ne trouvait plus Marguerite, constatant qu'elle avait été éjectée des genoux de ma mère, il la cherchait à l'extérieur, autour des débris des deux épaves. Mes frères et sœurs à l'arrière hurlaient : ils étaient coincés à cause des tôles tordues qui les empêchaient d'ouvrir les portes. Ma mère, quant à elle, restait évanouie à la place du passager. L'automobile commençait à s'enflammer et mon père dut s'armer d'une grosse pierre pour briser les vitres et extraire sa famille de l'habitacle. Un voisin l'aida à sortir ma mère gravement brûlée. Les deux hommes découvrirent alors que c'était à ses pieds, sous le tableau de bord, dans la carcasse en feu, que se trouvait Marguerite, le visage démolé.

On l'évacua en hélicoptère aux côtés de ma mère vers l'hôpital de Toulon.

Pétrifié, je restais caché derrière un rideau, incapable de bouger.

Voilà. Nous venions d'arriver sur l'île de Port-Cros, mais j'ignorais alors que ce serait notre résidence pour les deux mois à venir.

*

La première semaine loin de nos parents se passa bien. Tout le monde prenait soin de nous. Les époux Rheins nous avaient ouvert leur demeure et nous considéraient comme

des petits cousins de passage. Je partageais une chambre avec mon frère. Nous avions vue sur la mer, et juste devant notre fenêtre, un massif touffu d'eucalyptus se balançait lorsque le vent du sud s'emballait. La maison se nichait au cœur d'une pinède, en majorité constituée de pins d'Alep et d'oliviers sauvages. Certains soirs, le mistral se levait, charriant des effluves de maquis méditerranéen, de terre séchée et de sel marin, auxquels se mêlaient également des arômes de tamaris et de romarin. Dorés par le soleil, nous vivions hors du temps. Et souvent à moitié nus, sauf à l'heure des repas où la bienséance exigeait d'enfiler un polo avant de passer à table.

Je faisais de longues marches avec Céleste, ma nouvelle amie, explorant les criques, les plages et les forts des alentours. Elle se baignait avec moi chaque matin. Elle me prenait la main et nous marchions sur le sable, droit devant et sans nous arrêter, jusqu'à ce que les flots nous engloutissent. Céleste déclamait alors sa tirade de tragédienne en invoquant les muses de l'amour :

— Viens, mon aimé, objet de mes tourments! Quittons ce monde, il n'est pas fait pour nous!

C'était une jeune femme très affectueuse, joyeuse et romantique. Elle se glissait dans l'été avec la belle panoplie farouche et attrayante d'une fille adulée par le soleil, gâtée par les dieux, dans son joli bikini jaune pastel. Il est vrai que les beaux garçons captivaient la demoiselle. Au club de plongée où nous traînions les après-midi, elle mentait chaque fois qu'un type lui tournait autour et lui demandait son âge :

— J'ai vingt ans, bientôt vingt et un, clamait-elle, comme

si, en mentionnant sa majorité imminente, elle donnait le feu vert à un flirt éventuel¹.

Pourtant Céleste redevenait parfois une petite fille apeurée, surtout les nuits d'orage, lorsqu'elle me racontait avec effroi que, l'année précédente, l'île avait été coupée du monde pendant cinq jours à cause d'un mistral déchaîné. À d'autres moments, elle disparaissait. Comment faisait-elle ? Je me morfondais en partant à sa recherche. Par chance, l'île était petite et les gens bavards. Je sus qu'elle rejoignait un cabanon non loin du col des Quatre Chemins. Un de ces jours où elle avait à nouveau disparu, je m'y rendis, voulant la surprendre et lui faire plaisir ; mais je m'arrêtai net dès que je la vis : Céleste était prostrée sur un banc, pieds nus, le visage défiguré par les larmes. Lorsqu'elle s'aperçut de ma présence, elle me sauta à la gorge :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu m'espionnes, c'est cela ? Va-t'en et fiche-moi la paix ! J'en ai marre que tu sois toujours fourré dans mes pattes ! Dégage et retourne traîner avec ton frère ! C'est lui, ta baby-sitter, pas moi, t'entends ? Allez, fous le camp !

Épouvanté, je filai sans demander mon reste et rejoignis le port au triple galop.

Le soir, alors que je m'apprêtais à poser mon livre et à éteindre ma lampe de chevet, Céleste apparut sur le seuil de notre chambre et vint s'asseoir sur mon lit. Je la reconnaissais à peine : elle affichait une chevelure en pagaille, des traces de larmes striaient son visage, et son corps portait des stigmates

1. Jusqu'en 1974, la majorité était fixée à vingt et un ans. Sous la présidence Giscard, elle passa à dix-huit ans.

de griffures, de bleus et de sang séché. En voyant mon visage étonné et inquiet, elle mit simplement son doigt sur mes lèvres :

— Chuuut... Calme-toi, tout va bien, il faut que tu dormes maintenant ! Je t'expliquerai. C'est un secret.

Céleste tint parole : le lendemain matin, alors que je terminais mon Ovomaltine, elle me fit signe de la suivre. En chemin, comme nous allions vers la route des plages, elle évoqua une amie disparue, une dame âgée, Marceline Henry, la propriétaire du Manoir, anciennement le château du duc de Vicence. Depuis, il avait été transformé en un petit hôtel modeste et confortable au charme suranné rappelant l'époque coloniale, toujours complet l'été. Marceline s'était éteinte deux ans plus tôt, au printemps 1966. Elle était enterrée au petit cimetière de Port-Cros, au côté de son mari. Les nouveaux propriétaires, les Buffet, se dévouaient corps et âme pour la cinquantaine de clients. Nous marchâmes jusqu'au bout de la propriété, là où un banc de pierre faisait face à la mer et dominait la rade, l'anse maritime de Port-Cros.

— Voilà... Ici, c'est mon endroit préféré. Il y a sept ans, j'ai posé pour un jeune peintre dont j'étais folle amoureuse ; il avait dix-huit ans et s'appelait Vincent Malraux. Chaque année, lui et son frère Gauthier passaient leurs vacances au Manoir. La première fois que je les ai rencontrés, j'étais une petite fille, mais c'est comme si j'avais grandi avec eux. J'ai conservé le portrait que Vincent a fait de moi, il l'a appelé *La Demoiselle au soleil*.

Depuis, ce tableau ornait la coiffeuse dans sa chambre chez tante Suzie. Céleste m'expliqua qu'il y avait eu d'autres

aquarelles, des paysages, des croquis de l'île, et que parfois Vincent croquait même des baigneuses affalées sur le sable blond. Il avait un don inné, un œil extraordinaire pour les sujets, les figures humaines, les animaux, surtout les chevaux... Lorsqu'à l'époque Céleste s'était confiée à Marceline, cette dernière lui avait fait une révélation : sans doute Vincent l'ignorait-il, mais ce talent familial, ce coup de crayon magique, cette aptitude naturelle pour la peinture, n'était pas un cadeau du ciel, ni le fruit du hasard tombé entre ses mains. Il l'avait hérité d'André Malraux, son père, dessinateur à ses heures.

— Tu sais, mes crises, comme la dernière fois où je t'ai crié dessus... c'est lié à Vincent et à Gauthier, m'avoua Céleste. Je n'ai jamais supporté de les avoir perdus. Jamais.

Je l'écoutai s'engager dans un long monologue. Elle évoqua ses souvenirs d'été au côté des petits princes de Port-Cros. Elle les trouvait si beaux tous les deux. Gauthier, le brun aux yeux verts, et Vincent, le châtain clair aux mèches blondes et au regard noir. Grands, fins, racés, au tempérament si différent. Gauthier, le cérébral, diplomate et pragmatique, et Vincent, le créatif, hypersensible et taciturne. Ils s'aimaient énormément, après s'être beaucoup bagarrés à coups de chaîne et de pompe à vélo.

Avec les années, Port-Cros était devenue leur seconde maison, grâce à une mère qu'ils avaient à peine connue : Josette Clotis, morte écrasée sous un train à l'âge de trente-quatre ans. Et aussi grâce à leur grand-père, Joseph Clotis, le maire d'Hyères. À la fin de la guerre, en 1945 - Josette venait alors de mourir -, Joseph les avait pris sous son aile et avait demandé à sa grande amie, Marceline Henry, de les accueillir

pour le temps des vacances. C'est ainsi que l'île enchantée adopta les petits orphelins.

— Viens, me répéta Céleste, je vais te montrer quelque chose. Marceline me l'a confié à l'été 1961, juste après la mort des garçons. Elle ne voulait plus l'avoir sous les yeux : trop de chagrin remontait à la surface... Mais elle ne voulait pas s'en débarrasser non plus.

La jeune fille alla me chercher le *Paris Match* du 3 juin 1961, numéro 634, avec Jackie Kennedy en couverture : elle et son mari John Fitzgerald, le président des États-Unis, étaient alors en visite officielle en France pour rencontrer le général de Gaulle et son épouse, Yvonne.

Céleste ouvrit le journal à la page 84, là où débutait le compte rendu de l'accident des fils Malraux. Le reportage commençait par une photo en double page représentant André, le romancier ministre assis à son bureau, entouré de Vincent, de Gauthier et de son fils adoptif, Alain (le fils de Roland Malraux). Devant le petit groupe, exposées sur la table, les étranges poupées kachina du Nouveau-Mexique, fabriquées par les Indiens Hopis et qu'André venait de rapporter d'un voyage.

La page suivante comportait un cliché de la funeste locomotive du petit train Brive-Tulle : celle-là même qui avait broyé les jambes de Josette.

— Comment l'accident est-il arrivé ? demandai-je à Céleste.

— J'en ai parlé une fois avec Gauthier et il m'a tout raconté en détail. Vincent, lui, n'abordait jamais ce sujet trop douloureux, trop d'images fracassantes le hantaient.

Après une brève hésitation, Céleste commença son récit :

— C'était le 1^{er} octobre 1944. Gauthier avait trois ans et Vincent, à peine un an. Josette avait décidé de prendre le train pour Paris afin de rejoindre André. Elle s'est rendue à la gare de Saint-Chamand, un petit bled de Corrèze. Sa mère, Adrienne Clotis, la raccompagnait. Les rapports entre les deux femmes étaient plutôt tendus. Josette dépassait les bornes : elle était fille-mère, maîtresse d'un homme marié qui n'était jamais là et qui se destinait au métier d'écrivain. Sur le quai, il y avait aussi Camille, la gouvernante, qui tenait Vincent dans ses bras. Gauthier dormait dans la poussette. Le chef de gare a actionné son sifflet pour signaler le départ. Josette est montée sur le marchepied du wagon avec sa valise. Elle portait des semelles compensées. L'instant d'après, elle a levé la main pour dire au revoir à sa famille, mais le train qui s'était mis en branle a fait une embardée sur les rails... La secousse a déséquilibré Josette qui a glissé de la marche et s'est retrouvée sous le wagon. Elle a eu les deux jambes broyées. Elle est morte à l'hôpital de Tulle deux semaines plus tard, seule, sans jamais avoir revu André... Elle avait trente-quatre ans. À son arrivée à l'hôpital, Josette avait encore les graviers du ballast incrustés dans sa poitrine.

Céleste ajouta que, quelques semaines avant sa mort, Josette s'était confiée à son père, Joseph : « Je suis effrayée quand je vois les lignes de vie de mes enfants ! Elles s'arrêtent comme la mienne, au milieu de la main. »

Une autre photo publiée dans *Paris Match* rappelait les obsèques des deux frères, le jeudi 25 mai 1961, au cimetière de l'église Saint-Germain de Charonne, à Paris. On y voyait les portraits magnifiques des deux garçons au temps des jours heureux, puis les visages dévastés du ministre et de sa

femme, Madeleine, marchant derrière les cercueils. Cette mort terrible, injuste, implacable, les dépassait, comme elle accablait tout le monde.

— J'ai beaucoup pleuré, tu sais..., bredouilla Céleste. Le jour de l'enterrement, on m'a renvoyée en pension alors que je voulais m'y rendre. J'ai tellement hurlé qu'ils m'ont enfermée à l'infirmerie et m'ont administré des calmants. Parfois, l'envie me prend de foutre le feu à ce maudit journal, qu'il termine dans la cheminée en tas de cendres! Mais je ne peux pas... Marceline Henry tenait à ce souvenir. Elle me l'a confié avant de mourir. Ce n'est pas rien. Quoi qu'il en soit, tout est gravé dans ma tête. Surtout Vincent. Sa voix. Son parfum. Son rire. Sa façon de se recoiffer. Son regard... triste et persistant. Comme s'il savait déjà... qu'il ne s'attarderait pas longtemps sur cette terre.

Mademoiselle Guzman

Après l'été 1968, je suis resté en contact avec Céleste, puis la distance, nos études et nos déménagements nous ont éloignés. Chez nous, tout est presque rentré dans l'ordre. À l'issue de nombreuses opérations chirurgicales, ma sœur Marguerite avait été tirée d'affaire, un nouveau petit frère, Hélié, était né, et mon père avait décidé de poursuivre sa carrière militaire. Il avait eu une promotion inespérée, un poste de commandement sur une base française à Djibouti. La famille s'était installée à Versailles.

L'année de mon bac, ma mère me convoqua avec Darius, élève officier diplômé de Saint-Cyr, qui se trouvait là en permission. Elle nous annonça tout de go qu'elle voulait divorcer. Soufflé, je restai coi. Comme d'habitude, je laissai mon frère mener l'interrogatoire : notre père, en Afrique, était-il au courant ? Pas encore, répondit-elle. Elle comptait lui écrire une lettre. De toute façon, sa décision était prise. Elle avait fait sa part, les enfants étaient grands, il était temps pour elle de vivre sa vie.

— « Grands », entendons-nous, rétorqua Darius, sceptique. Hélié a treize ans, il a encore besoin de toi !

— Tes sœurs s'en occuperont, le temps que je m'installe et que je puisse vous accueillir.

— Et où penses-tu aller? lui demanda mon frère.

— Vous le saurez bien assez tôt! s'écria notre mère avant d'ajouter : Ce n'est pas la peine d'en parler à votre père. Je m'en charge.

Après un échange de regards, Darius et moi nous nous serrâmes la main avant de tourner les talons. La poudre d'escampette était la meilleure solution.

Peu après, Darius partit au Liban, pour rejoindre son unité dans les troupes de la Marine, et moi, je me carapatai à Paris, dans un petit studio rue des Écoles. Mon cousin germain, Benoît de Monvallier, me pistonna pour que j'intègre le groupe de presse Filipacchi comme rédacteur pigiste. Mes connaissances musicales m'amènèrent à la revue *Guitare Magazine*, où je chroniquais des albums, des groupes, répertoriant les musiciens virtuoses, les *guitar heros*, visitant également les studios d'enregistrement mythiques tels que le Château d'Hérouville dirigé par Michel Magne.

Un matin, dans un couloir du paquebot Filipacchi qui conduisait à l'atelier photo, je tombai nez à nez avec Céleste Wiellard. Je saurais plus tard qu'elle se trouvait là puisqu'elle sortait à cette époque avec un photographe du groupe, un reporter de guerre, Benny Toledano. Je la reconnus tout de suite. Elle, en remettant mon visage, afficha une moue stupéfaite puis me tomba dans les bras. Tandis que l'on s'embrassait sur les deux joues, elle me taquina :

— Dis donc, tu as du poil aux pattes maintenant! Tu es devenu un homme!

Je lui proposai un verre. Rendez-vous fut pris au bar de l'hôtel Lutetia pour le lendemain, 20 heures. Quand elle arriva au palace, je réalisai que cela faisait quinze ans que nous nous étions éloignés. Après l'effusion des retrouvailles, Céleste entra dans le vif du sujet. Elle travaillait à présent comme attachée de presse pour le styliste et couturier Claude Montana et, lors d'un défilé auquel Pierre Bergé, le P-DG de la maison Saint Laurent, avait été invité, Céleste avait été présentée à une belle femme brune qui accompagnait l'homme d'affaires et qui se nommait Fabiola Guzman...

— Ça ne te dit rien, Fabiola? m'interrogea-t-elle.

Et comme je secouais la tête, elle insista :

— C'était la petite amie de Vincent Malraux! Je vais bientôt la rencontrer. Que dirais-tu de m'accompagner? me demanda-t-elle avant de confier : Je voudrais rassembler toutes les toiles de Vincent et organiser une exposition, lui rendre hommage et même publier un article. J'ai besoin d'interviewer Fabiola, qu'elle me raconte tout. Veux-tu m'aider?

Soudain, l'histoire des deux frères Malraux me revenait à la mémoire.

— Je te suis, ma belle, je suis avec toi, répondis-je. C'est une idée formidable!

Par coïncidence, je venais d'écrire un article sur le chanteur country Don McLean et sa chanson *Vincent (Starry, Starry Night)* composée en hommage à Van Gogh et à son tableau *La Nuit étoilée*. Tout à coup, les paroles sonnaient différemment à mon oreille :

*Now I understand what you tried to say to me,
How you suffered for your sanity,*

*How you tried to set them free [...]
Starry, starry night [...]
You took your life, as lovers often do,
But I could have told you, Vincent,
This world was never meant for one as beautiful as you...*

Ce soir-là, le ciel de Paris était pur, dégagé. Une nuit d'automne illuminée par une pleine lune douce et paisible, une nuit idéale pour les amoureux.

Vincent... Qu'étaient devenus ses tableaux, ses dessins, ses croquis? La réponse à cette question, c'était le trait d'union avec Céleste Wiellard que je désirais retracer. Un projet commun. Faire revivre l'œuvre de l'artiste. Notre intention n'était pas tant de révéler à la face du monde le nom d'un grand peintre ignoré, mais surtout de raviver le souvenir de deux garçons oubliés, des frères dévorés par leur pedigree et que la marche du siècle avait engloutis six pieds sous terre. Si nous ne le faisons pas, personne ne le ferait. Les ramener à la vie. Comme si le 23 mai 1961 n'avait jamais existé.

Afin de préparer notre rendez-vous avec Mlle Guzman et décidés à lui faire bonne impression, nous nous replongeâmes dans l'année 1961 et passâmes en revue les dates importantes qui avaient balisé les derniers mois sur terre des fils Malraux, en nous focalisant surtout sur l'ultime moment : le mois de mai.

À cette époque, Gauthier et Vincent étaient brouillés avec leur célèbre père et n'habitaient plus dans la maison familiale de Boulogne. Gauthier avait été admis à Sciences Po et Vincent, élève dans un pensionnat en Suisse, faisait de fréquents allers-retours à Paris. Ils revenaient quelquefois chez

leur père pour déjeuner – sur l’invitation de leur belle-mère Madeleine – et saluaient par la même occasion leur demi-frère Alain, alors âgé de quatorze ans.

Nous ne voulions pas arriver chez Fabiola Guzman les mains dans les poches, sans avoir réfléchi au préalable à la façon d’aborder avec cette grande dame l’événement qui, sans doute, représentait le drame de sa vie. Comment réagirait-elle ? Vingt-deux ans s’étaient écoulés depuis ce jour fatidique. Une génération. En 1983, au moment où nous apprêtions à rencontrer Mlle Guzman, Vincent aurait eu quarante ans et Gauthier, quarante-deux. L’âge de Fabiola en ce temps-là.

*

Quai Voltaire, nous fûmes accueillis par un maître d’hôtel d’origine philippine en gilet jaune rayé. Il nous installa dans un petit salon sans dire un mot.

Enfin, la porte s’ouvrit et Fabiola vint nous saluer. La quarantaine élégante, elle n’était pas grande, plutôt mince et portait une robe noire, un foulard clair sur les épaules, les cheveux corbeau tirés en chignon à l’aide d’une broche dorée ; elle affichait un port de tête noble, qui faisait penser à une lignée du Sud, latine. Elle avait des yeux verts étirés à l’indienne, le regard profond, une peau d’albâtre, et portait peu de maquillage, rien qu’un rouge à lèvres encadrant des dents d’un blanc immaculé.

— Que puis-je faire pour vous ?

Sa voix était douce, presque fatiguée. Elle s’adressait surtout à Céleste, tout en s’asseyant et en croisant les jambes. Ma camarade se lança :

— Voilà, les années ont passé et je cherche des informations sur des amis chers dans le but de rédiger un article. J'ai passé beaucoup d'étés à Port-Cros depuis que je suis toute petite et j'étais très proche de Vincent et Gauthier Malraux. Comme vous le savez, Vincent peignait et...

— Oh mon Dieu, mes enfants, vous êtes venus me voir pour cela? Je suis désolée, mais il est impossible pour moi d'en parler... Ce n'est pas contre vous, mais j'ai trop souffert. J'étais jeune, vous savez, et l'impact sur ma vie a été terrible. Nous allons clore cette conversation, j'en suis navrée.

Céleste se confondit en excuses, tandis que je baissais la tête.

Heureusement, le Philippin arriva avec un plateau de thé et une brioche. Il nous servit en silence, un ange passa et Céleste eut la bonne idée de relancer :

— Et sur Rudolf Noureev, vous accepteriez de nous en dire un peu plus? Il habite juste à côté de chez vous, n'est-ce pas, au 23, quai Voltaire?

Soudain, notre hôte se détendit et hocha la tête :

— Ah oui, Rudi, bien sûr... On se voit toujours. Je l'aime beaucoup... Vous savez, l'opéra, les ballets, c'est une partie tellement importante de ma vie!

— Et son passage à l'Ouest? Vous étiez là, je ne me trompe pas?

— Plus que cela... Il fallait agir! Son destin, sa carrière, tout s'est joué à ce moment-là.

— À l'aéroport du Bourget?

— Exactement. Il avait provoqué la bagarre générale... Les agents du KGB, les policiers français, les danseurs de l'Opéra, tout le monde voulait accaparer « Rudi ».

Mlle Guzman but une longue gorgée de darjeeling, qu'elle compléta par une bouffée de cigarette.

— Pour mon article, improvisa Céleste, je rêve de raconter cet incroyable mois de mai 1961 à Paris, avec les Soviétiques, la troupe du Kirov à l'Opéra Garnier, les Kennedy, la guerre froide sous-jacente, de Gaulle empêtré dans les affaires algériennes, les menaces et les attentats fomentés par l'OAS... D'ailleurs, je cherche des photos. Peut-être auriez-vous quelque chose dans vos archives? Qu'en dites-vous?

Fabiola se tourna vers moi.

— Mais à *Paris Match*, jeune homme, ils ont tout ce qu'il faut, non?

— Je suis un simple pigiste, madame, dans un magazine musical.

Céleste me sauva la mise :

— Vous étiez aux premières loges, mademoiselle Guzman... je suis persuadée que vos archives personnelles nous seraient bien plus précieuses.

Fabiola ouvrit de grands yeux et soupira :

— Je vois que vous êtes bien renseignée, dites donc! Après tout... veuillez me suivre, je dois pouvoir vous satisfaire. Terminez tranquillement votre cigarette, jeune homme, nous revenons.

J'étais ignoré, mais Céleste avait gagné la confiance de Fabiola Guzman. Les deux femmes empruntèrent le grand couloir qui menait au fond de l'appartement. Elles croisèrent Ronnie, le Philippin, qui, de retour dans le salon, vida mon cendrier et me servit un nouveau verre d'eau sans un sourire et en silence.

Trois cigarettes plus tard, taraudé par l'ennui et une envie terrible de m'assoupir dans le canapé, je fus rejoint par Céleste et Mlle Guzman, qui s'arrêtèrent à l'entrée du petit salon. L'entretien était terminé. Je me levai. Mon amie serrait contre son ventre une enveloppe kraft. Au loin, une sonnerie de téléphone retentit.

— Je dois m'absenter. Je vous dis au revoir !

Sur ce, lady Guzman nous congédia. Ronnie nous escorta vers la sortie. Sur le palier, Céleste me fit un clin d'œil en agitant la pochette à la manière d'un éventail.

— Alors ? murmurai-je. La pêche a été bonne ?

Elle se retourna, mit le doigt contre sa bouche close - « Chuut... » - et scruta la cage d'escalier d'un œil circonspect, comme pour s'assurer que nous n'étions pas suivis, ni écoutés.

Dans la cour, elle sortit de l'enveloppe trois grands tirages noir et blanc. Sur le premier, je reconnus le célèbre « saut vers la liberté » où l'on voit Noureev bondir au-dessus des sbires du KGB pour se jeter dans les bras de la police française à l'aéroport du Bourget. La deuxième photo montrait la troupe du Kirov posant avec le corps de ballet de l'Opéra de Paris au centre de la place des Victoires. Enfin, la troisième représentait les danseurs soviétiques saluant en première ligne devant le rideau rouge, sur l'immense scène du palais Garnier.

— Pas mal, dis-je à Céleste, mais bon... On est loin de notre objectif.

La fille de Port-Cros me sourit avec une expression de gamine futée.

— Pendant que nous étions dans la chambre de Fabiola, j'ai repéré dans sa boîte de souvenirs une photo incroyable. À un

moment, elle a tourné le dos et s'est absentée dix secondes pour aller chercher une enveloppe. J'en ai profité pour subtiliser le cliché et le glisser sous ma veste.

Tout en parlant, elle ouvrit les boutons de son tailleur.

— Vraiment ? Tu pouvais toujours lui demander...

— Jamais ! Jamais elle n'aurait accepté de me la confier. Tu as compris que le sujet était tabou, non ? Allez, viens dehors !

Nous attendîmes de franchir le porche du quai Voltaire puis, s'étant assurée qu'il n'y avait personne aux alentours, Céleste me tendit la photo. C'était un cadrage professionnel au format 16/18 en monochrome noir et blanc. Une légende inscrite à l'encre blanche, en bas à droite du cliché, précisait :

*Opéra Garnier, mai 1961, Monsieur Rudolf Noureev,
Mademoiselle Fabiola Guzman, Messieurs Gauthier
et Vincent Malraux.*

Ils étaient là tous les quatre, magnifiques, en tenue de gala, robe du soir et smoking, à l'exception de Rudolf vêtu d'une chemise à jabot et d'un collant de danseur ; ils posaient sous la coupole de l'Opéra de Paris.

— Ça fera une magnifique pièce pour le catalogue de Vincent lorsqu'on exposera ses toiles, lâcha Céleste après un long silence.

J'étais trop ému pour acquiescer, les yeux rivés sur le cliché ; soudain, leur jeunesse inouïe, souriante et désinvolte me morcela le cœur.

La vie était donc passée si vite ?

ACTE I

LES FILS MALRAUX

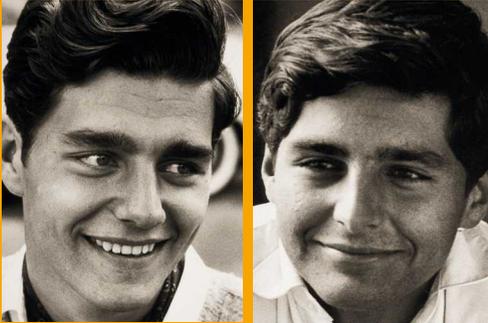
Paris, 1961

« Il y a tellement de choses à aimer chez toi qu'une vie ne suffira pas à t'inonder de tout mon amour ! »

Lettre de Vincent à Fabiola (Noël 1960)

« J'ai cru longtemps que nous avions eu une enfance malheureuse, mais à mon retour du Brésil et grâce à tous ces gens que j'ai croisés là-bas, parfois dans une extrême pauvreté, j'ai compris que je n'avais pas le droit de me plaindre. J'avais un toit, des parents, des frères, une assiette remplie tous les jours... et puis, surtout... je t'ai, toi... »

Carte postale adressée par Gauthier Malraux à sa compagne, Marie-Ange Le Besnerais (été 1960, Brésil)



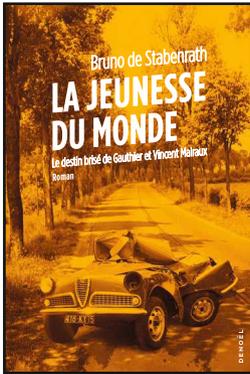
Promis à un bel avenir, deux jeunes hommes emportés par la marche de l'Histoire

Qu'est-il arrivé aux fils Malraux, ce mardi 23 mai 1961 à 20 heures, sur la route de Lacanche ?

Dans la France des années 1960, entre Saint-Germain-des-Prés et Port-Cros, Vincent et Gauthier jouissent d'une jeunesse privilégiée. Fils de l'écrivain et ministre André Malraux, entourés d'amis, ils s'amusent, dansent, se grisent des promesses de l'époque au son du rock et des yéyés. En ce printemps 1961, deux événements défraient la chronique et fascinent le tout-Paris : la visite d'État du couple Kennedy et le passage à l'Ouest du danseur soviétique Rudolf Noureev. Pris dans ce tourbillon, Vincent et Gauthier se retrouvent confrontés malgré eux aux agents de l'OAS, du KGB et de la CIA.

En fouillant les méandres d'une histoire méconnue, Bruno de Stabenrath fait revivre dans un récit haletant l'aventure de deux garçons magnifiques, morts tragiquement à l'âge de dix-huit et vingt ans.

Écrivain, intellectuel, acteur et musicien, Bruno de Stabenrath est l'auteur d'une quinzaine de livres, dont Cavalcade (Robert Laffont, 2001), Les Destins brisés du rock (Scali, 2004) et L'Ami impossible (Gallimard, 2020).



La Jeunesse du monde Bruno de Stabenrath

Cette édition électronique du livre
La Jeunesse du monde de Bruno de Stabenrath
a été réalisée le 30 janvier 2024
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207179772 - Numéro d'édition : 617481)
Code produit : Q01493 - ISBN : 9782207179819.
Numéro d'édition : 617485